

Quand une société jette sa jeunesse à la rue (Réflexions sur la prostitution des Jeunes à Montréal)

When society throws its youth on the street (Reflection on youth prostitution in Montréal)

Patrick Célier

Volume 9, numéro 2, novembre 1984

Regards sur les jeunes adultes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030250ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030250ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Célier, P. (1984). Quand une société jette sa jeunesse à la rue (Réflexions sur la prostitution des Jeunes à Montréal). *Santé mentale au Québec*, 9(2), 154–158.
<https://doi.org/10.7202/030250ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, il est question des jeunes de 15 à 18 ans qui vivent une prostitution de rue dans le Centre-ville de Montréal. Ces jeunes sont décrits comme des traumatisés du système social parce qu'aucun adulte n'a su répondre à leurs besoins affectifs et qu'ils se sont sentis très tôt rejetés. Après un itinéraire allant de la famille naturelle au centre d'accueil, ils se retrouvent sur la rue en situation de survie, sans emploi, sans logis, sans nourriture. C'est alors le cercle prostitutionnel qui commence pour se terminer sur un sentiment de cul-de-sac et de désespérance. Bref, ces jeunes paient la note d'une société qui va à la dérive.

Quand une société jette sa jeunesse à la rue (Réflexions sur la prostitution des Jeunes à Montréal)

*Patrick Célier**

Dans cet article, il est question des jeunes de 15 à 18 ans qui vivent une prostitution de rue dans le Centre-ville de Montréal. Ces jeunes sont décrits comme des traumatisés du système social parce qu'aucun adulte n'a su répondre à leurs besoins affectifs et qu'ils se sont sentis très tôt rejetés. Après un itinéraire allant de la famille naturelle au centre d'accueil, ils se retrouvent sur la rue en situation de survie, sans emploi, sans logis, sans nourriture. C'est alors le cercle prostitutionnel qui commence pour se terminer sur un sentiment de cul-de-sac et de désespérance. Bref, ces jeunes paient la note d'une société qui va à la dérive.

«Nous ne sommes pas nées prostituées, nous le sommes devenues. Pourquoi?»

À cause d'une société où le «facteur chance» est le fric.

À cause d'une société qui nous fait miroiter tant de choses fausses.

À cause d'une société qui nous pousse à faire le premier pas et qui, lorsque nous l'avons franchi, nous condamne à une prostitution à vie!»

(Chantal, Benard, 1978, 3)

Ainsi commence un livre écrit en France par des prostituées à la suite d'une grève générale qu'elles avaient faite en 1975. Cette citation donne la couleur, l'orientation selon laquelle nous voulons aborder la prostitution des mineurs dans cet article. Sans nier toutes les raisons personnelles, psychologiques et autres qui peuvent être reliées à la prostitution, il nous apparaît essentiel de resituer son analyse dans un cadre écologique qui tienne compte des facteurs sociaux, économiques et politiques.

À la lumière de cette grille, nous essaierons de répondre aux questions suivantes: Qui sont ces jeunes? Que dit leur prostitution sur notre société? Que disent-ils d'eux-mêmes?

LA RÉALITÉ DES JEUNES DE LA RUE

Il existe plusieurs types de prostitution. La prostitution de luxe par le biais d'agence ou sur une base

individuelle, et la prostitution de rue, avec un éventail de nuances entre ces deux pôles. C'est de la prostitution de rue dont il sera question ici. En effet, les jeunes impliqués dans la prostitution de luxe la vivent généralement de façon organisée et assez bien, alors que les jeunes sur la rue sont dans une situation beaucoup plus difficile et souvent aliénante. Nous nous référerons dans ce texte, à des jeunes de 15 à 18 ans car ce sont surtout eux qui sont à plein temps dans les lieux publics.

Même s'il n'y a pas de portrait robot du jeune qui se prostitue sur la rue, on peut dégager un certain dénominateur commun: ce sont des traumatisés du système social. Un enfant et un jeune ont un besoin fondamental d'établir, comme tout être humain, des relations harmonieuses avec les autres pour satisfaire leurs besoins affectifs. Or, pour les jeunes de la rue, le premier lieu où ces besoins seront frustrés est la famille; soit parce que les parents sont absents ou trop présents, soit parce qu'ils agissent comme des officiers de l'armée ou qu'ils projettent sur leurs enfants leurs problèmes personnels, soit enfin parce qu'ils compensent leur manque affectif par de l'argent. En bout de ligne, le jeune n'a pas pu combler avec ses parents son besoin affectif et le foyer devient le dernier endroit où il a le goût de vivre pour s'épanouir. Autre lieu fréquenté par le jeune, l'école. Au primaire, ça va relativement bien parce qu'il est encadré et qu'il y a un professeur par classe. Les choses se gâtent au secondaire. Dans l'univers industriel des polyvalentes, le jeune n'a personne à qui se raccrocher, les horaires des élèves et des professeurs ne le permettent pas et les lieux, encore moins. Alors c'est la

* Patrick Célier, intervenant de milieu en prostitution juvénile, membre fondateur du P.I.A.M.P., travaille présentement au Re-Paire, Drop-In opéré par le P.I.A.M.P.

fugue de milieux où il s'étirole, et la recherche, ailleurs, de ce qu'il ne peut trouver dans son environnement immédiat. Le jeune devient un problème et il entre dans la machine du réseau des Affaires sociales où son cas sera traité. C'est le début d'une intervention en entonnoir. Au lieu de rencontrer des adultes avec qui il peut échanger, il rencontre des professionnels qui l'analysent et essaient de le guérir. Or, ses besoins affectifs ne seront pas davantage comblés. Au début du traitement, plusieurs possibilités s'offrent à lui: retour dans la famille, famille d'accueil, foyer de groupe, centre d'accueil ouvert ou fermé. Généralement à mesure que son dossier s'épaissit, il se détériore parce que personne ne répond à son besoin fondamental d'être aimé. Les possibilités s'amenuisent de plus en plus, il se ramasse finalement en bout de ligne dans un centre fermé. Une fois la boucle terminée, il se retrouve sur la rue plus détérioré qu'il ne l'était avant d'embarquer dans la machine.

Alors, souvent, le premier adulte avec qui il vivra une relation non traumatisante et qui semblera répondre à son besoin, ce sera le premier client qu'il «fera».

À quatorze, quinze ou seize ans, quand le jeune se retrouve tout seul sur la rue, qu'est-ce qui s'offre à lui? Pas grand-chose. Et bien vite, le jeune se retrouve en situation de survie. S'il ne veut pas faire de vols ou vendre des drogues, la seule possibilité qu'il lui reste pour assurer sa survie, c'est de louer le seul bien qu'il ait, son corps. Alors commence le cercle prostitutionnel. Le jeune gagne et dépense son argent au jour le jour. Comme il n'a rien, ça lui coûte plus cher pour vivre. Il se voit contraint à louer une chambre à la semaine, à manger au restaurant et à payer le prix fort pour le transport en commun. Comme le seul moyen qu'il a pour survivre n'est pas reconnu socialement, il se retrouve petit à petit isolé et le seul monde qui l'accepte, c'est la rue. La prostitution devient par conséquent le milieu de vie ou plutôt de survie. Et comme disait un jeune: «Comment je peux penser à ma vie, quand il faut que je pense à ma survie?» Comme il est impossible de se nourrir adéquatement, les heures de sommeil augmentent car, quand le jeune dort, il sent moins sa faim. Il se lève pour aller «faire» des clients. Il essaie ensuite d'oublier un peu sa misère dans les tavernes et les bars et le lendemain, il recommence. Petit à petit, la vie

devient un cul-de-sac et il ne voit plus très bien comment s'en sortir. Tout cela parce que jamais personne ne lui a donné les moyens de le faire. Les expériences antérieures, depuis la petite enfance, lui ont appris qu'il était un bon à rien et qu'il n'avait pas sa place dans une société bien huilée et ordonnée. Bref, il dérange. C'est le cercle infernal, le cul-de-sac, la désespérance. Quelques-uns s'en sortent parce que, dans leur trajectoire, ils rencontrent quelqu'un qui leur tend la main. D'autres iront peupler les asiles de nuit, les hôpitaux psychiatriques ou les prisons, d'autres enfin finiront dans le fleuve Saint-Laurent.

Car la prostitution des jeunes sur la rue, c'est le monde de la misère. Ce n'est pas vrai qu'ils font beaucoup d'argent. Les gars chargeront 25\$ à un client, les filles 50\$. Mais avant d'en arriver à ces tarifs, ils auront travaillé pour un café, une paire de Jeans, 2 ou 10 dollars ou même rien du tout. De plus, avant de faire un client, ils peuvent passer des heures et des heures sur la rue. Quand les jeunes ont fait de deux à trois clients dans leur journée, c'est beaucoup. Ce n'est pas vrai que les jeunes de la rue travaillent dans des réseaux et qu'ils ont un souteneur. Ils travaillent habituellement seuls et c'est grâce aux solidarités qu'ils développent dans le milieu, qu'ils peuvent se défendre quand ils sont dans une mauvaise passe. Ce n'est pas vrai que les clients sont tous d'affreux pervers, des violeurs d'enfants. Ce sont généralement des gens ordinaires aux prises avec leurs frustrations et leur propre misère sexuelle.

La réalité des jeunes de la rue n'est certainement pas aussi dramatique que disent les médias, mais elle reflète souvent la morbidité quotidienne des gens en survie. Ces jeunes paient la note d'une société qui va à la dérive.

LA PROSTITUTION COMME MIROIR SOCIAL

Ce que nous venons de dire nous permet déjà d'entrevoir ce que la prostitution nous dit de la société dans laquelle nous vivons.

Tout d'abord, elle est un excellent reflet des rapports de pouvoirs qui y existent, le pouvoir des adultes sur les jeunes, celui des hommes sur les femmes. Il y a aussi le pouvoir des nantis sur les démunis et donc le pouvoir que donne l'argent à ceux

qui le possèdent. Il ne faudrait pas oublier aussi le pouvoir de ceux qui sont aux commandes de la société. Celle-ci est fondée sur des rapports de pouvoirs et cela se traduit dans le monde de la prostitution par les rapports que les adultes/clients, policiers, agents judiciaires et sociaux.../ ont avec les jeunes de la rue. Les seuls pouvoirs qui restent aux jeunes sont ceux de la séduction et de la résistance, et celui parfois ultime de la mort.

Notre économie est fondée sur la production et la consommation. De nos jours tout s'achète. Alors le plaisir sexuel est acheté en payant les services d'un jeune qui n'a que son corps et sa jeunesse comme monnaie d'échange, car la publicité exhale la beauté du jeune, de son corps, et son pouvoir de séduction. Les rapports entre êtres humains ne sont donc pas exclus de cette consommation effrénée et la sexualité est consommée comme est mangé un «Big Mac». Notre société «cruise» les jeunes par la publicité sans leur donner les moyens d'acheter ce qui leur est offert, autrement qu'en monnayant le seul bien qui leur est laissé, leur corps.

Dans une société dirigée par des adultes mâles, quelle est la place des jeunes et des femmes? Plus que réduite. Un jeune est un adulte en attente. Il n'a que le droit de se taire et de faire ce qui lui est dit. S'il déroge à ces deux droits, il dérange et il est enfermé dans un centre d'accueil pour que les adultes puissent dormir en paix. Le seul champ d'expression et d'expérimentation de liberté qui lui restera, ce sera la rue; sa réelle monnaie d'échange, son corps; son seul pouvoir, sa jeunesse. Cela est pire dans le cas des filles, car le rapport de domination des hommes sur les femmes, omniprésent dans notre société, est amplifié dans le rapport du client à la prostituée. Pour un client de fille, homme hétérosexuel donc normal, la prostituée avec qui il se vide n'est qu'une salope et il n'a pas plus de respect pour elle que pour le sac de vidange qu'il met devant chez lui deux fois par semaine.

Il suffit d'écouter des jeunes parler de leurs rapports avec les clients pour se rendre compte à quel point notre monde vit dans une misère sexuelle, assez paradoxale vu l'omniprésence de la sexualité à tous les niveaux. Mais cette libération des mœurs a engendré un esclavage plus grand encore, car on a oublié de donner aux gens les moyens de négocier avec ce qui leur était proposé. C'est comme donner un outil à quelqu'un sans lui donner le mode

d'emploi. Misère sexuelle des jeunes à qui n'est pas reconnu le droit à la sexualité avant 18 ans, et dont le seul champ d'apprentissage et d'expérimentation est la rue et la clandestinité; misère des adultes clients qui restent pris avec leur culpabilité, leurs frustrations, leurs complexes et leur vide affectif. Souvent lorsqu'un jeune et un client sont ensemble, ce sont deux solitudes qui se rencontrent.

Enfin, la prostitution sexuelle n'est qu'un aspect d'une prostitution plus vaste: le bébé qui doit faire des risettes pour avoir sa suce, l'enfant qui doit manger son repas avant son dessert, l'adolescent qui doit charmer pour avoir ce qu'il veut (quand on ne lui demande pas carrément son corps), l'adulte qui doit piler sur ses valeurs et ses opinions pour garder sa «job». Et on pourrait multiplier les exemples à l'infini. La prostitution sexuelle n'est donc que le reflet d'un contexte plus vaste d'exploitation, de domination des jeunes par une société où tout ne s'acquiert qu'avec de l'argent. D'ailleurs, les jeunes sont très sensibles à cette réalité et ne se gênent pas pour rappeler aux adultes qui les confrontent dans leur vécu leurs propres formes de prostitution.

CE QUE DES JEUNES DE LA RUE DISENT DE LEUR VÉCU

Il y a trois ans, les média lançaient le chiffre de 5 000 jeunes qui vivaient à plein temps de la prostitution au Centre-ville de Montréal. Avec la récession économique actuelle, ce chiffre pourrait sans doute être doublé. Et vu qu'il y a actuellement 51 % de décrocheurs au secondaire, et que 60 à 80 % des jeunes entre 16 et 30 ans sont sans emploi dans les quartiers populaires de Montréal, le bassin potentiel pourrait encore être augmenté. Pour avoir le reflet fidèle de ce que les jeunes de la rue ont à dire, il eut fallu donner la parole à tous. Tâche impossible surtout dans le cadre d'un article.

Aussi avons-nous choisi deux itinéraires, celui d'un garçon et celui d'une fille, publiés dans un mensuel fait par des jeunes de la rue, *Le Mois*. Pussions-nous donc interpeller les lecteurs et lectrices par ces témoignages qui valent bien des analyses savantes.

L'aliberté (1^{er} octobre 84)

C'est incroyable le nombre de jeunes qui se désintéressent de ce qu'on leur offre comme société. Je suis l'un d'eux.

Pendant de longues années de ma vie, plusieurs instances sociales sont intervenues (venir-entre) à l'intérieur d'une famille désunie qu'ils ne pouvaient, ni voulaient connaître.

J'avais douze ans quand pour la première fois j'ai exprimé le non-verbal, que je n'étais pas heureux là où j'étais, et que je voulais être ailleurs. Je sentais depuis toujours mes parents si loin l'un de l'autre. Je vois encore ma mère, poignets au mur, se faire cracher au visage par son mari et elle, lui rendre la pareille. Je sens encore sur mes fesses les coups de ceinture, qui étaient le fruit certain d'une ignorance d'autrui. Les coups de poing d'un ancien amateur de boxe, fermement appliqués là où il le fallait, étaient dans les dernières années un châtiment, administré sans égards à toute la famille (garçons ou filles).

Pourquoi un couple, mari et femme, mon père et ma mère, nos premiers exemples, premières images de vie, ne vivent-ils pas d'amour? De quels sentiments suis-je donc le fruit? N'est-il pas de bon sens qu'un enfant cherche l'amour?

À douze ans, je refusai obstinément les attitudes parentales. Je fis ma première fugue à cet âge et à quatorze ans, j'étais rendu à ma quarante-cinquième.

Pendant ces deux années mes études n'allaient pas très bien, c'est pourquoi on m'envoya dans une école spécialisée, qui avait comme clientèle des «inaptes» aux études «régulières». Pourtant leurs efforts étaient perdus, puisqu'ils agissaient en ignorance de cause. Je continuais mes fugues et ce fut la Cour qui trancha la question. Ce furent ces événements qui me donnèrent une image très claire de ce qu'était le système social. Plus les actions sociales se manifestaient à mon égard, plus mes intérêts se détérioraient face à la famille, les amis, l'école et même mes perceptions de moi-même. Je me percevais comme un bon à rien, un anormal ou encore un mal-aimé.

Par contre, même si rien de concret ne me rattachait à la vie, l'idée de me suicider ne m'a jamais effleuré, j'étais trop curieux de ce que la vie me réservait.

Résultat de mes agirs délinquants, on me condamne au centre d'accueil, pour réhabilitation sociale; «devenir un membre de la société en étant comme elle». Pour imaginer, c'est comme si en Haïti, un docteur traitait un patient aux pilules, alors

qu'il ne sait pas que le besoin primaire de son patient c'est tout simplement de manger. On voulait que je me conforme aux règles sociales alors que je voulais qu'on m'aime: c'est ridicule de traiter les symptômes, alors qu'il faut traiter la maladie. Pendant de longues années j'ai eu l'impression d'être ce malade qu'on étudie, alors qu'il attend de pouvoir trouver quelque chose à se mettre sous la dent.

J'ai vingt et un ans, et c'est seulement depuis que je suis sur la rue que j'ai appris qu'il y a du monde qui s'accroche l'un à l'autre pour survivre dans cette jungle mécanique, où même les hommes ont été mécanisés. Je ne suis pas un morceau de mécano, mais un être libre et avec un avenir sans intérêt si je deviens «LEGO»... légume.

Je suis différent de toi et il en résulte un risque à me côtoyer, à m'écouter, puisque je suis dans une classe sociale qu'on appelle «les personnes à risque».

Le pouvoir a toujours généré la peur de l'inconnu. Je suis l'inconnu, qui voyage dans le temps et l'espace, et n'accepterai jamais qu'on décide préalablement de «mon» temps et espace.

L'aliberté me tue, et sa statue n'est que symbole de mort. Elle, reine de son nom, ne fait qu'être là pour le plaisir égoïste d'un homme connu qui, n'étant qu'un gros «LEGO», sculpta à son image un gros morceau de fonte.

Je suis jeune, captif d'un besoin croissant de vivre, je suis l'un de ceux qui ont choisi, choisi d'être... «LIBRE». Mais... à quel prix.

Samedi, 21 juillet 84

Je crois que le fond de la problématique est mon rapport à mon corps dont tout le monde peut s'emparer, utiliser et qui n'impose pas de distances... À quoi bon?

C'est un corps qui a été forcé à plusieurs reprises et qui a reçu des coups en réponse à toutes oppositions. Alors c'est comme s'il se disait «Un de plus, un de moins, qu'est-ce que ça change?» Mon corps est comme un objet que je prête aux autres en échange d'un peu moins de coups ou d'un peu de pain. C'est en somme le corps d'une putain.

Ceci étant dit sans rien contre les putains. Des études sociologiques tendent à démontrer que les putains viennent de foyers spéciaux, défavorisés et ont presque toujours été battues ou violées dans leur enfance ou leur adolescence. Bref, elles ont subi sans pouvoir rétorquer des effractions à leur corps

qui les ont marquées de façon indélébile. Elles ont pris l'habitude de se prêter pour éviter les sévices et les complications; de là à se faire payer il n'y a qu'un pas. Suzanne Brownmiller dit que la prostitution amène le viol en suggérant que ce qui peut être vendu peut être «volé». Je crois que l'on peut retourner de façon aussi exacte l'énoncé. Le viol amène la prostitution. Comme le disait cette prostituée: «Puisqu'il n'y a pas d'amour, qu'ils payent!»

Et moi j'en parle parce que mon corps agit ainsi. J'ai pas de client mais j'ai un «Sugar Daddy». Steve se met dans cette position avec moi. Et moi je l'accepte mais je râle parce que je suis devenue un chat de salon.

J'aurais quand même aimé garder quelques illusions et un peu de dignité dans tout ça.

Ma dignité sera peut-être de regarder tout cela en face et d'appeler un chat (fut-il de salon) un chat.

Ce que j'aime de François c'est que d'une certaine façon nous assumons la même position de chat domestiqué. Nous sommes «leurs» jouets mais quand nous sommes l'un face à l'autre, nous sommes libres.

Nous sommes des «luxes». Nous ne servons à rien, nous coûtons cher. Nous n'essayons que d'apporter un peu de beauté à l'intérieur de leur vie.

Et nous rêvons ensemble de notre liberté et d'un monde sans contrainte où on nous laisserait jouer et être nous pour agrémenter généreusement la vie de tous mais sans nous mettre en tutelle.

François est merveilleusement insouciant. Je ne lui dois rien et il ne me doit rien. Quel soulagement!

CONCLUSION

Voilà brossé à très grands traits un tableau des jeunes qui se prostituent, et de leur réalité. Il eut été ridicule de penser pouvoir en un si bref article faire une présentation exhaustive. De plus, tout écrit ne peut que trahir la vie puisqu'il la stratifie en lui ôtant son mouvement.

Néanmoins ce qu'il importe peut-être de retenir, c'est que la prostitution des jeunes comme phénomène n'est qu'une facette de la situation globale des

jeunes dans une société qui ne leur réserve aucune place, et leur fait payer durement les coûts d'une révolution technologique irréversible.

«La société en général... a des pas de géant à faire pour améliorer le vécu parfois dramatique de ces personnes laissées pour compte.

Notre hypocrisie montée en système doit être dénoncée d'abord, puis remplacée par un humanisme respectueux de l'harmonie de chacun et de chacune hors des sentiers de la violence physique, gestuelle et non verbale.

Même si on peut regretter l'éclatement de la famille traditionnelle, la récession économique et sociale actuelle, ce n'est pas en pourchassant et discriminant les démunis qu'on pourra leur offrir le choix d'une situation plus valorisante.» (Robert, 1983, 76).

Alors, allons-nous rester les bras ballants devant cet holocauste d'une génération sacrifiée?

RÉFÉRENCES

Cette bibliographie est loin d'être exhaustive. Elle ne fait que refléter les documents qui ont le plus directement servi comme source d'inspiration à cet article.

CHANTAL, BENARD, J., 1978, *Nous ne sommes pas nées prostituées*, Ed. Ouvrières, Paris.

GILBERT, G., 1979, *Des jeunes y entrent, des fauves en sortent*, Stock, Paris.

VAN DON BROWDE, J., 1979, *Manuel à l'usage des enfants qui ont des parents difficiles*, J.P. Delarge, Paris.

CELIER, P., DORAIS, M., LABELLE, J.S., ROBERT, J., ST-PIERRE, C., GODBOUT, D., 1983, *La prostitution des jeunes, entre le drame et la banalité*, Convergences, Montréal.

R.N.D., 1982, *La prostitution des jeunes*, octobre.

Vie Ouvrière, 1982, L'exploitation sexuelle des jeunes, novembre.

Sortie, 1983, Prostitution de rue: le triangle sexe-argent-rue, juillet.

Vidéo-P.I.A.M.P./UQAM, 1982, *Jouer dans le trafic*.

Le MOIS, 1984, mensuel de jeunes de la rue, n° 1 et 2, septembre-octobre.

SUMMARY

This article is about young people of 15 to 18 who live as street prostitutes in the downtown area of Montreal. They are described as traumatised victims of the social system because no adult ever understood their affective needs which in turn made them feel rejected early in their life. Moving from their natural family to a «Welcome Center», they then find themselves on the street, barely surviving, without work, roof or food. They are soon part of a prostitution ring which only leads to a dead end and despair. In short, those youngsters are victims of a drifting society.